

FRANÇOIS CURLET : LE BOULEVARD DE LA MORT

PAR JULIE PORTIER

Quand le serpent se mord la queue, que la chandelle brûle par les deux bouts, l'exposition rétrospective est montée en boucle. Au Palais de Tokyo, « Fugu », de François Curlet – du nom de ce poisson dégusté au Japon par des gourmets téméraires, les papilles excitées par le risque de mort subite vendu dans le sashimi – s'ouvre et s'achève sur un simili-showroom de concessionnaire auto, dont l'œuvre d'art ne se cacherait plus d'avoir copié les tactiques de vente. Sur fond de papier-peint au motif de test de Rorschach, est exposée la rutilante Jaguar Type-E de 1961 customisée en corbillard par le protagoniste du film *Harold et Maude*, juste pour enrager sa mère (*Speed Limit*). En place d'une sculpture qui en impose pour honorer

l'invitation de l'institution parisienne, Curlet passe le polish sur une réplique, qui a d'ailleurs un statut d'accessoire de film dans son œuvre. La voiture de sport-cercueil, telle la métaphore motorisée d'un hédonisme suicidaire, ou une anacoluthie sur roue récapitulant le glissement d'une culture de la promesse à une société centrée sur la peur, bref un indicateur du monde contemporain donc nécessairement absurde, réapparaît dans le film *Jonathan Livingstone*. La comédie met en scène un grand maigre en costume façon croque-mort au volant du bolide funéraire lancé sur des routes de campagne humides dans une course folle et, bien sûr, sans ligne d'arrivée. La bande son joyeuse de cette terrible allégorie nous suivra jusqu'au bout de la visite orchestrée en trois temps, avec une première escale au cimetière : une stèle en marbre à l'effigie d'un téléviseur (*T.V. set*), une petite gravure figurant un champignon atomique dans le style de Goya (*Jumbo*), et l'enseigne en néon tricolore « Arte Concettuale Spaghetti » (*Western (E.A. tricolore italien)*) inscrivent « la fin des cycles », comme l'indique la commissaire de l'exposition, Rebecca Lamarche-Vadel. Les obsèques, du monde, du spectacle et de l'art conceptuel à la sauce commedia dell'arte ont la saveur cynique de l'art de Curlet, résolument un art du détournement. La deuxième salle en fait état, dans « un paysage de turbulence domestique », une crise « d'hystérie des signes », qui a de faux-airs de musée d'anthropologie. Elle rassemble des œuvres produites depuis les années 1980 selon une poétique de reconfiguration d'objets de consommation en marchandise artistique viable en parodiant les critères du design, de la mode, de l'art et de l'industrie agro-alimentaire, car tout se recoupe, comme le démontre la réussite sculpturale



Vue de l'exposition monographique de François Curlet « Fugu », Palais de Tokyo, Paris. © ADAGP, Paris, 2013. Photo : André Morin.

de ce remake du logo Leader Price en formica, combinant les meilleurs arguments de vente en une vanité parfaite : néo-minimal-vintage-discount (*Vintage discounter Leader Price*). Cependant, l'impertinence de ces inventions déjà exposées a été depuis rattrapée par celle des designers : le burkini (burqa waterproof) apparu cet été dans le bassin méditerranéen n'a rien à envier à la *Djellaba Adidas* de 1998. La poésie sociologique de Curlet est plus saisissante dans le *Bunker pour six œufs*. Proche de l'objet surréaliste, la petite architecture stigmatise une société qui a peur de tout (et voudrait faire une omelette sans casser des œufs), ce qui serait le sujet grave de cette exposition légère.

Si nos comportements schizoéphrènes sont inféodés aux objets compulsivement accumulés dans un besoin factice, alors l'œuvre d'art aurait-elle le pouvoir d'inverser le sort, à l'image de cet avertisseur qui affiche au piéton l'injonction « Moon Walk » ? L'esprit de l'artiste est trop cynique pour qu'une telle promesse ne tourne à la farce. Ainsi, avant de revenir à la Jaguar les pieds devant, il faut passer le sas de décompression, un « workshop reptilien » où, dans le *Rorschach Saloon*, le visiteur est invité à choisir son camp entre vodka et whisky (selon la ruse commerciale du faux choix)..., ce que son éducation lui interdira de faire dans un centre d'art. ■
FRANÇOIS CURLET, « FUGU », jusqu'au 20 mai, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com